

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

### INFORMATIONS APOSTOLIQUES,

POUR LA CANONISATION DE M. DE LA SALLE, INSTITUTEUR DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES.

Si les sectaires connaissent tous les moyens que l'Eglise emploie, toutes les lumières dont elle s'entoure, pour s'assurer des titres qu'a l'homme de bien d'entrer en partage des honneurs que la religion accorde à ses héros; alors, sans doute, ils seraient moins disposés à refuser leurs hommages à ceux que, quoi qu'ils fussent, l'homme de la foi invoquera toujours comme ses appuis auprès de Dieu.

Ils taxent de superstition et d'idolâtrie le culte que nous rendons, sur la terre, aux bienheureux; ils regardent les informations de la congrégation des Rits comme un plan concerté, pour en imposer plus gravement au peuple crédule; enfin, ils se déchaînent sans pudeur contre le Souverain-Pontife, l'accusant de favoriser ce que leur haine pour la vraie foi leur fait appeler supercherie dans les procédures pour la canonisation des saints. Rien de plus injuste que ces malheureux préjugés.

Et d'abord, l'origine des jugemens de béatification et de canonisation devrait être respectable pour les protestans eux-mêmes. Ne font-ils pas gloire, en effet, de nous rappeler aux premiers siècles de l'Eglise, et d'adopter toute la discipline de ces temps voisins de Jésus-Christ et des apôtres? Mais les monumens le plus assurés et les plus vénérables de l'histoire ecclésiastique établissent clairement toutes les pratiques du culte religieux qu'on rend aux saints. N'y voit-on pas les bienheureux invoqués avec confiance, leurs reliques honorées avec affection, leurs fêtes solennisées avec la plus grande pompe, dès les premiers âges du christianisme? Ces honneurs n'étaient-ils point alors une idolâtrie? Jamais les mérites des saints n'ont été regardés comme indépendans de ceux de Jésus-Christ, et leur autorité n'a jamais paru tirer sa force que de la miséricorde infinie du Dieu tout-puissant. Quand il couronna leurs vertus, il ne récompensa que ses propres dons. Toute la grandeur des saints vient de la grâce; mais leur gloire et leur pouvoir n'en sont pas moins réels, quoiqu'ils n'effacent jamais la distance incompréhensible de la créature au Créateur. Nos hommages sont encore réglés sur ces dogmes, aussi clairement professés par nos docteurs et par les Pères de tous les temps, que par les disciples de saint Polycarpe, disciple lui-même de saint Jean l'évangéliste.

« Les Juifs, disant les fidèles de Smyrne dans leur lettre aux Philadelphiens, inspiré par Nicéas de prier le proconsul qu'on ne donnât point de sépulture à Polycarpe, de peur que les chrétiens ne quittassent le Crucifix pour aller trouver le corps du bienheureux martyr: ils ne savaient pas que nous ne pouvons jamais quitter Jésus-Christ qui a souffert pour le salut de tous ceux qui se trouvent par tout le monde, ni en honorer un autre en sa place: car nous l'adorons parce qu'il est le Fils de Dieu; mais nous regardons les martyrs comme ses disciples et ses imitateurs, et nous les honorons avec justice à cause de leur affection invincible pour leur maître et leur roi... Pour nous, ajoutent-ils, quand ils ont raconté comment on brûla le corps de saint Polycarpe, nous retirâmes les os plus précieux que des pierres, et nous les miras où il était convenable, où le Seigneur nous fera la grâce de nous rassembler comme il nous sera possible, pour célébrer avec joie la fête de son martyre. »

Que ne pouvons-nous pas conclure d'un langage si clair?

On croyait donc déjà, dans les plus beaux jours de l'Eglise naissante, qu'on doit honorer les saints; on conservait donc alors leurs reliques comme des trésors; on s'assemblait donc déjà pour célébrer des fêtes le jour de leur mort? Comment se peut-il donc faire que ces vérités, si vénérables dans la bouche des anciens, deviennent des blasphèmes dans la nôtre? Et par quel sort des sentimens et des actions, unanimement applaudis dans les plus beaux jours du christianisme, sont-ils des abominations dans notre siècle?

C'est aux ministres de la prétendue réforme de nous expliquer ce mystère...

2<sup>e</sup> Les procédures de la congrégation des Rits, loin de mériter la censure des ennemis du Saint-Siège, sont dignes, au contraire, de leur admiration et de leur étonnement. C'est la sagesse la plus profonde qui dicte les règles de cette jurisprudence, et l'attention la plus scrupuleuse qui les fait observer. On ose désier la malignité la plus rigoureuse d'inventer, pour démasquer l'impureté ou prévenir l'erreur, des moyens plus assurés et plus prompts que ceux qui sont en usage dans toutes les informations des commissaires et les jugemens de ce tribunal. On emploie tout ce que la religion du serment a de plus sacré, et la crainte des censures ecclésiastiques de plus imposant, pour tirer la vérité de la bouche des témoins. On s'assure de leur capacité, de

leurs mœurs et de leur désintéressement, par toutes les précautions que la prudence humaine a jamais pu suggérer. On agit avec tant de lenteur et de maturité, on revient si souvent et avec tant d'application sur les mêmes objets, qu'on n'a rien à craindre de la précipitation et du zèle enthousiaste. Qu'on suive le détail des actes juridiques prescrits par Benoît XIV, et l'on aura une idée juste de l'authenticité des faits qui sont constatés par tant de preuves.

Quand on considère les procès de l'ordinaire et l'examen qu'ils subissent à Rome, les nouvelles enquêtes des commissaires apostoliques sur les mêmes sujets, qu'on discute avec la même sévérité, les informations particulières sur les vertus et les miracles, l'héroïsme qu'on exige dans celles-là, le caractère qu'on requiert dans ceux-ci, les chicanes des promoteurs de la foi, les disputes qui s'élèvent exprès entre les médecins et les autres experts qu'on appelle à ces questions, on ne peut qu'être effrayé de cette multitude d'obstacles qu'il faut vaincre pour parvenir à mettre en évidence la sainteté du serviteur de Dieu, dont on poursuit la béatification. Si donc quelqu'un veut encore douter de l'authenticité des preuves qui résultent de ces actes si solennels, il faut qu'il exige un nouveau tribunal dans l'univers, qu'il indique pour les hommes un autre ordre de certitude pour les faits, et qu'il déteste, comme des monstres de cruauté, les magistrats qui décernent des peines contre les coupables, dans toutes les sociétés du monde, puisqu'il est de fait que dans aucun des tribunaux existans on ne procède avec plus de certitude et de maturité.

3<sup>e</sup> Enfin, quand même, par impossible, on pourrait supposer quelque illusion dans l'affaire d'une canonisation, elle ne peut venir du Saint-Siège, et ce sera toujours l'injustice la plus odieuse de l'en rendre responsable: car ce n'est pas lui seul qui informe; il fait aussi informer. La congrégation des Rits délègue des prélats pour dresser sur les lieux des informations générales et particulières. On leur envoie des articles pour les diriger dans les interrogatoires qu'ils devront faire subir aux témoins. Ces articles contiennent des faits bien clairs et bien positifs, mis en avant par les postulants de la cause. Ces faits établissent ou les vertus héroïques ou les miracles. C'est aux juges délégués de recevoir les dépositions, et aux témoins de dire s'ils ont vu ou non ce qu'on leur demande. Les actes sont ensuite portés à Rome, et là d'abord, on les examine sur la forme, pour savoir si les règles de la procédure ont été bien observées, et si les faits sont bien justifiés. C'est de là que dépend toute la force de la certitude, et le Saint-Siège n'influe en rien sur cet article.

Ce n'est pas tout: la congrégation des Rits demande que les évêques de la province, et même ceux du royaume dans lequel a pris naissance ou a vécu le serviteur de Dieu dont on désire la canonisation, écrivent au souverain Pontife pour lui faire connaître la réputation que ce serviteur de Dieu s'est acquise dans leurs diocèses, le bien qu'il y a fait, les vertus qu'il y a pratiquées, les miracles qui s'y sont opérés par son intercession; enfin la congrégation demande que chacun dise son opinion et exprime son désir particulier de voir décerner les honneurs du culte public à celui dont on instruit le procès.

C'est ce qui a été fait par les évêques de France pour le fondateur et l'instituteur des Frères des Ecoles chrétiennes. Le supérieur général de cet Institut, sur la demande de M. l'abbé Daure, postulateur de la cause dans la Procès, dit de l'ordinaire, adressa, en 1838, à chaque évêque, une supplique aux fins d'obtenir de leur piété et de leur zèle pour tout ce que intéresse la religion, la lettre demandée par la congrégation des Rits, afin qu'aucun retard ne fût apporté à la marche du procès. Et nous savons l'empressement que tous les évêques français ont mis à une chose qui doit donner à l'Eglise de France une gloire de plus.

Aussi la décision du Pontife ne s'est pas longtemps fait attendre. Le vif intérêt que le Saint-Père porte, d'ailleurs, à l'admirable Institut des Frères l'a déterminé à ordonner à la congrégation des Rits d'examiner, sans retard, les procédures faites à Paris, à Rouen et à Reims sur la réputation du pieux abbé de La Salle. Cet examen a donné lieu, le 11 avril 1840, à un Rapport de cette congrégation sur la validité de ces diverses procédures, tant sur le fond que sur la forme, et elle a, en même temps, formulé un décret d'introduction de cette importante procédure que le Saint-Père a bien voulu signer de sa propre main.

### DÉCRET.

« Comme l'or est épuré dans la fournaise, ainsi le Seigneur éprouva son serviteur, JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE, par les vicissitudes les plus

cruelles de la vie. Ce pieux ecclésiastique, touché d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, après avoir renoncé à la prébende canoniale qu'il possédait, dans le chapitre de l'Église métropolitaine de Reims, pour se dévouer tout entier à l'éducation chrétienne de la jeunesse; après avoir consacré sa vie à former les mœurs de l'enfance à la pratique des préceptes de l'Évangile, en formant ses disciples à l'art difficile de l'enseignement; après avoir brillé comme un flambeau dans l'Église de Dieu par l'exercice de toutes les vertus, et s'être enrichi de l'abondance des dons célestes, expira doucement, consumé comme un holocauste à la gloire de son Sauveur, le jour mémorable du Vendredi-Saint, 7 avril 1719. Et, bien que plus d'un siècle se soit écoulé depuis, la réputation de sainteté qu'il laissa en mourant s'est conservée, s'est accrue et s'est même étendue si loin, que presque tous les évêques et archevêques du royaume de France et plusieurs de ceux d'Italie ont adressé au Saint-Siège des lettres postulatatoires pour qu'il fût procédé, selon l'usage établi, à l'examen de la cause du serviteur de Dieu, afin d'obtenir sa béatification. C'est pourquoi il a été dressé des informations, par les ordinaires de Paris, de Reims et de Rouen, sur la réputation de sainteté, sur les vertus et sur les miracles dudit JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE; et il est résulté de ces enquêtes des preuves éclatantes de tous les faits ci-dessus, comme il est rapporté dans les procédures présentées à la sacrée congrégation des Rits. Toutes les pièces relatives à cette affaire ayant été examinées avec soin, et la sacrée congrégation ayant pris en considération l'humble supplique qui lui a été adressée, elle s'est assemblée au palais du Vatican, dans le lieu ordinaire de ses séances, au jour qui avait été fixé, pour entendre le rapport de Son Em. Rév. le cardinal Constantin Patrizi, faisant les fonctions de rapporteur, en l'absence de Son Em. Rév. le cardinal Alexandre Spada, lequel a proposé la question suivante : *Y a-t-il lieu de signer l'ordonnance pour l'introduction de la Cause, dans le cas et pour le but dont il s'agit ?* Après quoi le R. F. André-Marie Fratini, promoteur de la sainte foi, ayant donné son avis de vive voix et par écrit, la sacrée congrégation, après avoir mûrement examiné l'affaire selon les formes prescrites, a répondu : *Il y a lieu de signer l'ordonnance, s'il plaît à Sa Sainteté*, le 11 avril 1840....

« Sa Sainteté a favorablement accueilli la demande faite pour l'introduction de la cause du vénérable serviteur de Dieu, JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE, ci-dessus nommé, et a signé le présent décret de sa propre main, le 5e jour de mai 1840. »

Par suite de ce décret, la congrégation des Rits a fait procéder à une nouvelle enquête portant le nom de *Processus apostolique*.

Ces nouvelles informations ont été faites Rome, et le Souverain-Pontife vient d'approuver un décret touchant la renommée de sainteté de vie, de vertus et de miracles, en général, du susdit vénérable serviteur de Dieu.

Le Procès apostolique, ordonné par la sacrée congrégation des Rits, se poursuit, avec tout le zèle et toute l'exactitude que l'on peut désirer, à Paris, à Rome et à Reims.

Nous lisons dans l'*Union Catholique* :

« Nous recevons sur la guérison miraculeuse qui vient d'avoir lieu à Plombières des détails très-circunstanciés, qui nous sont écrits par un témoin oculaire. Voici la lettre qui les contient :

« Plombières, ce 14 décembre 1842.

« Monsieur le Rédacteur,

« Marie-Anne Pierre était malade depuis sept ans. Il y en avait quatre qu'elle ne sortait plus de son lit, où elle souffrait un douloureux martyre, par suite d'un refroidissement qui avait amené une grave perturbation dans les entrailles ou dans l'estomac, souvent dans les deux régions à la fois. En d'autres moments, ces douleurs se fixaient plus particulièrement sur la poitrine, où bien elles montaient à la tête, pour y causer, comme partout, les sensations les plus aiguës. A ces souffrances de premier ordre, se joignait une toux sèche, qui la tourmentait presque sans relâche. Et pour surcroît, les nerfs étaient devenus tellement irritables, qu'au moindre coup frappé sur sa frêle organisation par le bruit le plus léger, elle éprouvait des secousses violentes et convulsives.

« Dieu, qui voulait l'éprouver de toutes manières, lui a demandé le sacrifice de presque toutes ses facultés corporelles. D'abord, il lui avait ôté l'usage de ses jambes; elle se trouvait depuis longtemps dans l'impossibilité de faire un seul pas. Peu après, il l'avait privée de la consolation de se faire entendre; sa parole était si faible, qu'il fallait coller l'oreille à ses lèvres pour la comprendre. Enfin, il l'avait frappé dans l'organe de la vue, dont la délicatesse extrême ne pouvait supporter la présence de la lumière, la forçant à tenir constamment ses paupières abaissées.

« Cette infortunée a passé six semaines de suite sans prendre de nourriture. Un peu d'au sucrée fut tout ce qui l'empêcha, pendant ce long période, de mourir d'inanition. Indépendamment de cette diète phénoménale, elle vivait ordinairement de si peu, que l'on concevait à peine comment une si petite quantité de nourriture pouvait suffire à prolonger son existence. Affaiblie, d'un côté, par la privation de nourriture, elle ne l'était pas moins, d'un autre, par la perte du sommeil; ses nuits n'étaient plus qu'une insomnie continuelle. Si par fois, cédant à un besoin impérieux, elle s'assoupissait un instant, des rêves affreux l'agitaient péniblement et la réveillaient dans les angoisses; ce repos trompeur n'aboutissait donc qu'à la briser de fatigue.

« Les médecins de Plombières, dont on ne peut assez louer la tendre sollicitude envers les malheureux, lui ont tous donné des soins. Ils ont épuisé sur elle tous les traitements que la science indique. Vains efforts! la maladie semblait se jouer de tous les remèdes. Des médecins étrangers, à la prière de quelques gens de bien, lui ont à leur tour témoigné un charitable dévouement. Hommage leur soit rendu, ainsi qu'à leurs confrères de Plombières! Ils ont tous, tantôt de concert, tantôt séparément, travaillé avec zèle au soulagement d'une grande infortune. Mais, il faut le dire, puisque la vérité l'exige, de toutes ces tentatives, il n'est pas sorti une lueur, une apparence de guérison. L'un de ces médecins, effrayé sans doute des difficultés que lui présentait l'état anormal de cette malheureuse fille, alla jusqu'à dire, en l'abandonnant à son malheureux sort, qu'elle ne tenait plus à la vie que par la tête.

« C'est en face de cette désolante perspective de souffrances sans remède, que se trouvait Marie-Anne Pierre, lorsque la nouvelle du miracle de Nice fit naître le désir de la sauver par l'intercession de Dom Gaspar del Bufalo. Le plan d'une neuvaine est bientôt tracé en l'honneur du nouveau thaumaturge qui a déjà réjoui l'Église par les œuvres merveilleuses. Plusieurs personnes s'empressèrent d'y prendre part. Le neuvième et dernier jour, elles devaient communier à une messe qui serait célébrée à l'intention de la malade, et la recommander au précieux Sang de Notre-Seigneur, pour imiter en ce point la dévotion favorite du pieux serviteur de Dieu.

« Le 10 novembre, à l'approche de la nuit, lorsque les prières de la neuvaine prirent pour la première fois leur essor vers le ciel, la position de celle qui en était l'objet s'aggrava sensiblement. Il se passa en elle quelque chose d'étrange. Il lui semblait éprouver des tourmens jusqu'alors inconnus. On la vit mourante les jours suivants. D'effrayans symptômes firent même juger plusieurs fois qu'elle était morte. Lorsqu'elle se ranimait, sa main se portait sans cesse vers son cœur, en proie à d'intolérables souffrances, et semblait l'indiquer aux personnes qui environnaient son lit, comme pour les conjurer d'y apporter remède. Puis, venaient des vomissemens précédés d'incroyables efforts.

« Le commencement de cette crise coïncide donc exactement avec celui de la neuvaine. La sœur de la malade fut tellement frappée de cette malencontreuse neuvaine qui avait empirée le mal, au point, disait-elle, que la mort était désormais inévitable, que, dans son indignation de cœur nimbante et désolée, elle faisait retomber toute la responsabilité du prochain trépas sur la personne qui avait eu l'idée de cette tentative pieuse.

« Le vendredi, 18 novembre, après une nuit des plus orageuses, Marie-Anne Pierre put, contre toute espérance, recevoir à 7 heures la sainte Eucharistie. L'une de ses amies essaya de la mettre sur son séant pour le moment de la communion, en la soutenant entre ses bras; mais l'épuisement était si grand, la souffrance si accablante, les reins si brisés, les muscles du cou si affaiblis, qu'il fut impossible de l'y maintenir. A huit heures, le saint sacrifice fut offert à son intention. Une jeune fille récitait près de son lit, assez haut pour être entendue, l'ordinaire de la messe.

« Vers le moment de l'élévation, la malade s'assit brusquement au milieu de son lit, en disant à demi-voix : Je suis si bien, que si cela continue je me croirai guérie. Ce mouvement inattendu, ce son de voix extraordinaire troublèrent la timide lectrice; une vague frayeur s'empara d'elle; les prières furent interrompues. Quant à Marie-Anne Pierre, après cet effort, elle retomba dans le silence le plus profond. Mais, à la fin de la messe, elle revint parfaitement à elle, au bruit que firent plusieurs personnes qui entraient dans sa chambre; car elle les accueillit par ces paroles : Je veux marcher, je suis guérie!

« Elle se jette, en effet, hors de son lit. De lourds sabots sont la seule chaussure qui s'offre à elle; dans l'impatience où elle est de marcher, elle s'en saisit avec résolution, et la voilà qui s'achemine, avec ces entraves aux pieds, vers la porte de sa chambre. Ses compagnes effrayées accourent pour la soutenir : Laissez-moi, leur dit-elle; je veux marcher seule. Et elle marche sans appui et sans secours étranger.

« Cependant cette étonnante nouvelle éclata au milieu de Plombières. L'effet produit au terme précis de la neuvaine, pendant l'action si puissante du saint sacrifice, au moment où le précieux sang, objet d'une si vive confiance, est offert à l'adoration des fidèles, cette nouvelle et merveilleuse coïncidence stimule les plus indifférents et déconcerte les plus incrédules. Un concours immense a lieu au moment même sur le théâtre de l'événement.

« Cette valétudinaire si connue, cette agonisante de la veille, ou plutôt du moment qui précède, s'est mise sur son séant avec dignité; ses reins raffermis portent avec aisance le poids de son corps; sa tête, qui tombait languissamment sous le faix des douleurs, est droite et ferme sur les épaules; ses yeux, qui fuyaient la lumière avec tant de soin, sont largement ouverts et la reçoivent avec délices; sa bouche, muette depuis quatre années, répète pour la centième fois à quelque nouveau survenant que tout son mal est anéanti; sa physionomie, empreinte d'une si vive souffrance, brille d'un éclat qui frappe tous les assistants.

« A la vue d'un changement si surprenant et si subit, la foule qui remplit la chambre est en proie à l'émotion la plus vive. Dom Bufalo est mille fois béni. Le mot de miracle s'échappe de toutes les bouches. On s'agenouille pour remercier Dieu; on s'attendrit, on pleure, on prie comme jamais peut-être on n'a prié, tant on est saisi, pénétré, abîmé dans son néant devant le Dieu tout puissant qui, dans la conviction de tous, a passé là tout à l'heure

pour dire à la jeune fille : " Mon enfant, vous avez assez souffert, soyez guérie ! "

" Marie-Anne Pierre a reçu ce jour là les félicitations empressées de sept à huit cents personnes. Les jours suivans elle visitait à son tour toutes celles qui lui avaient porté de l'intérêt durant son long malheur."

**DES FACULTÉS DE THÉOLOGIE.**—Le discours si remarquable, que M. Glaire a prononcé lundi dernier, à la reprise des cours de la faculté de théologie, dans la grand'salle de la Sorbonne, mérite, sous tous les rapports, la publicité qu'il va recevoir par la voie de l'impression (1).

Mais, en attendant qu'il soit ainsi publié dans son entier, nous ne pouvons résister au désir de faire connaître sommairement les idées principales que M. l'abbé Glaire a développées, avec un extrême clarté d'exposition, sur une matière généralement assez peu connue : sur les facultés de théologie en France. Il les a considérées successivement dans leur origine, leur organisation et leur utilité.

Les facultés de théologie actuelle (car il ne s'agit pas ici des facultés antérieures à 89) ne remontent qu'au décret constitutif de l'enseignement supérieur, en date du 17 mars 1808. Ce décret impérial porte, article 6 : " Il y a dans l'université cinq ordres de facultés, savoir : les facultés de théologie, de droit, de médecine, des sciences mathématiques et physiques et des lettres." Un autre article du même décret disposait qu'il devait y avoir autant de facultés de théologie que d'églises métropolitaines ; mais ce second article n'a jamais été entièrement exécuté. Après la citation de plusieurs autres textes analogues, M. l'abbé Glaire s'est attaché à bien faire remarquer que ce serait une grande erreur de croire que les facultés de théologie ne découlent que d'une origine purement civile. L'empereur, il est vrai, les fit entrer dans le cadre de l'université, dont elles font réellement partie. Mais rien ne se fit sur ce point sans le concours prédominant de l'autorité ecclésiastique, ainsi que cela ressort, avec la dernière évidence, de l'organisation même que reçurent les facultés de théologie.

En effet, elles ne relèvent que de l'autorité ecclésiastique, sous le triple rapport des professeurs, de l'enseignement et des grades. Le ministre, il est vrai, nomme les professeurs ; mais ce n'est que sur la présentation de l'évêque ; et c'est de l'évêque seul que les professeurs reçoivent leur institution. Or, qui ne voit tout de suite la grande différence qui existe entre la nomination et l'institution ? C'est l'institution qui fait réellement le professeur ; la nomination ministérielle n'intervient ici que comme une espèce d'homologation. Il en est à peu près de même de la collation des grades : c'est sans doute le ministre qui délivre les diplômes, mais ce n'est que sur un certificat d'aptitude accordé au candidat par les professeurs de la Faculté, qui, nous venons de le voir, ne sont que les délégués immédiats de l'évêque. Enfin, qui oserait dire que, sous le rapport des matières et du mode de l'enseignement, les Facultés de théologie aient le moindre compte à rendre à l'autorité civile ? " Le prétendre, a dit M. l'abbé Glaire, ce serait une erreur, on fait comme en droit : en droit, je défie qu'on puisse trouver un texte qui autorise une pareille prétention ; en fait, je l'avoue à l'honneur des divers ministres qui se sont succédés au pouvoir, depuis dix-sept ans que j'ai l'honneur d'être attaché à la Faculté de théologie de Paris, jamais il n'est venu à ma connaissance la moindre tentative d'usurpation sur notre indépendance. Et, a ajouté le professeur avec énergie, quel serait le théologien assez lâche pour obéir aux injonctions sacrilèges de l'autorité civile, dans ce qui concerne notre enseignement, et quel prélat serait assez faible pour les tolérer en silence ? "

Après avoir bien fait ressortir cette entière indépendance des facultés de théologie, vis-à-vis l'autorité civile en général et du corps universitaire en particulier, M. l'abbé Glaire a présenté à ses auditeurs toute l'utilité qu'elles peuvent avoir. Nous ne suivrons pas le professeur dans tous les brillans développemens auxquels l'a conduit cette question d'utilité, envisagée au point de vue moral. C'est en vain que nous voudrions tracer la plus légère esquisse du tableau qu'il a dessiné à grands traits de la prétendue philosophie du XIXe siècle, philosophie basée sur le mensonge, qui n'a vécu que par le charlatanisme et que nous voyons enfin aboutir pitoyablement à des faux caractérisés. Quel beau champ est ouvert à la théologie, pour réparer tout le mal qui a été fait et pour prévenir celui qui peut encore se faire ! Remercions M. l'abbé Glaire d'avoir eu le courage de dire sur ce point toute la vérité (pour nous servir de ses propres expressions), en dénonçant la véritable source du mal, en accusant franchement et avec sévérité l'université de confier spécialement l'enseignement philosophique à des maîtres qui violent trop souvent les réglemens universitaires, qui enjoignent à tous les professeurs le plus grand respect pour la religion catholique. C'est à neutraliser cette funeste influence qui envahit les collèges, que M. Glaire pense que les facultés de théologie doivent surtout s'appliquer ; et c'est en quoi elles sont d'une utilité majeure.

Pour ce qui est de l'utilité positive, c'est-à-dire des prérogatives attachées aux grades conférés par les facultés de théologie en France, on doit faire des vœux avec M. Glaire, pour que l'Eglise leur restitue le caractère canonique qu'ils avaient autrefois, avec tous les privilèges que ce caractère comporte.

Tel est, en substance, le fond du discours de M. le doyen de la faculté de théologie de Paris ; il ne peut manquer d'attirer la plus sérieuse attention de

tous les prélats de France, sous les yeux desquels il va incessamment être mis, ainsi que de tous les hommes, qui dans notre pays s'intéressent au bien de la religion, et au retour des sortes études théologiques. *Journ. des Villes.*

## BULLETIN.

Tous les journaux d'Amérique ont retenti du procès dramatique de Spencer, jeune homme issu d'une famille honorable des Etats-Unis qui, après avoir reçu une brillante éducation, se couvrit de vices et de crimes, abusa de sa position à bord d'un vaisseau pour essayer de s'en rendre maître, à l'aide de l'assassinat, et de le convertir en pirate, et dont la vie pleine de désordres, va bientôt finir par la main du bourreau. Ce malheureux avoue aujourd'hui que c'est aux romans qu'il doit sa perversion et son châtement, et que cette lecture l'a corrompu de bonne heure et poussé dans cette voie funeste qui aboutit à l'échafaud. Cet aveu mérite l'attention de tous les gens de bien. On le prendra peut-être pour de l'exagération ; on regardera peut-être cette perversion comme une conséquence exceptionnellé de la passion des romans. Mais outre qu'on n'exagère pas en face de la mort, nous dirons nous, sans craindre d'avancer un paradoxe, que ce serait au contraire une exception si la lecture des romans ne produisait pas de ces désastreuses conséquences. Et pour dire toute notre pensée en deux mots, nous demeurons persuadés, et au besoin nous pouvons démontrer, que si les romans tels qu'on nous les fait aujourd'hui, n'entraînent pas au crime et à l'infamie ceux qui en font leur pâture, on le doit à des causes exceptionnelles et indépendantes de ce qu'ils ont essentiellement de pernicieux et de funeste. Mettez des lecteurs de romans dans les circonstances où s'est trouvé Spencer, donnez à leur cœur les passions et l'énergie, qui se changent en vertus chez les gens de bien, et qui bouillonnaient dans l'âme de ce jeune homme, et vous aurez les mêmes résultats. Il faut au vice et à la perversité l'occasion et une certaine énergie, comme il faut à la vertu un objet, de la force et du courage. L'éducation développe ces dispositions natives, les change en habitudes, en caractère, fait en un mot l'homme vertueux, le chrétien, ou l'homme pervers et sans foi. Or, quoi de plus propre à donner aux passions cette dernière direction que la lecture des romans du jour ? Quels sont les principes, la morale, la tendance de tous ces ouvrages ? Quelles impressions doivent en recevoir les jeunes cœurs, les esprits légers et superficiels (car les esprits sérieux ne peuvent goûter de ces mets insipides) qui en font leur aliment ? Sera-ce une impression de vertu ? Mais ils ne présentent que des scènes et des situations où la morale et la vertu sont outragées à chaque page, où le vice est mis en honneur, où toutes les passions mauvaises ont leur excuse et leur apologie. De la vertu ! mais c'est là qu'on apprend aux épouses les félicités et les secrets de l'infidélité ; aux jeunes filles la légimité, l'innocence, les délices des intrigues et du déshonneur ; c'est là que les maris trompés ont le rôle obligé de tyrans et de stupides ; c'est là que des débauchées tranchent du héros ; c'est là que des hommes blasés, énervés par le poison du vice, incapables de rien de beau, de rien de bon se posent en martyrs de la vie et jouent le pitoyable personnage d'êtres incompris. De la vertu ! Mais voyez donc : dans ces livres abominables la fidélité aux plus saints nœuds est invariablement traitée de pruderie ; l'honnêteté est la vertu des simples ; la blanche fleur de l'innocence y est partout souillée ; le respect des devoirs les plus sacrés, c'est de la vulgarité, c'est presque du déshonneur ; le dégoût de la vie est d'un cœur haut placé, de ces âmes éternellement incomprises ; le lâche suicide est de l'héroïsme, et tous les plus honteux excès sont déifiés. Demandez là de la vertu ! Avez-vous vu dans leurs romans des gens vertueux, selon le vrai sens de ce mot, pour héros et pour modèles ? Non, ils prennent les vices qui fermentent dans leurs cœurs, les misérables ; ils les donnent à un héros imaginaire, à un mannequin qu'ils habillent magnifiquement, qu'ils juchent bien haut, auquel ils donnent grâces, esprit, talens, sensibilité, toutes les séductions du vice, tous les dehors de la vertu ; puis ils créent dans leur trop féconde imagination des caractères exceptionnels, des situations impossibles, où à l'aide d'une philosophie paradoxale, d'une morale comme on en fait au bague, le vice triomphe constamment de la vertu, et satan est et demeure vainqueur de Dieu. Nous savons bien que les romanciers n'exposent pas dans cette hideuse nudité la moralité de leurs œuvres ; ils cachent leur but sous des formes trompeuses et séduisantes ; ils prodigent les maximes les plus saintes, les mots les plus révérons ; ils parlent devoir, honneur, ver-

(1) Ce discours dans quelques-unes de ses parties a subi de justes critiques. N. du Réd.

tu, religion, humanité, dévouement; ils font leurs héros admirables, sublimes, ils les entourent d'une auréole éblouissante, à la faveur de quoi ils font passer et excuser leurs vices; c'est tout leur but et tout leur secret. A ceux qui nous accuseraient d'exagération nous demanderons s'ils ont vu dans les romans modernes, dans ces prétendues peintures de mœurs, des mœurs comme en commandent les lois éternelles et immuables de la véritable morale, une société comme on voudrait la faire, des héroïnes comme en voudrait pour sa femme, pour sa fille, un époux vertueux, un père sage et chrétien; s'ils pensent que les familles peuvent gagner à tous ces tableaux où les passions bouillonnent au cœur de chacun; où tous les appas du vice sont offerts à l'imagination enflammée; où la satisfaction des sens paraît devoir être le dernier terme de tout homme venant en ce monde; où les épouses impatientes du joug d'une sainte union sont appelées martyres, et les misérables esclaves des plus misérables passions des hommes incompris? des tableaux où les intrigues génératrices nécessaires de tous les désordres forment le fonds banal et obligé; où en condamnant le vice on le montre sous ses formes les plus séductrices; où la vertu et la morale sont dépouillées de toute sanction; où chacun va puiser dans de funestes exemples qu'on environne d'excuses plus funestes encore, dans des caractères exagérés qu'on nomme grands et poétiques, dans des situations chimériques et en dehors des habitudes de la vie, où chacun va puiser, disons-nous, le dégoût du devoir, le dégoût de son état et de sa position, le désir de la changer et d'en sortir, pour ressembler à ces héros imaginaires? Que peuvent gagner les familles à de semblables lectures? Certes, si les lecteurs de romans, se pénètrent bien profondément des principes qu'une presse immorale leur jette en pâture dans ces ouvrages, voilà de la besogne taillée pour les commissaires de police, pour les tribunaux, pour les prisons. Et nous ne parlons pas des principes religieux, dont on fait bon marché dans ces livres, du fatalisme qui en est le dogme le plus clair, de cette philosophie saupoudrée d'athéisme, à l'usage et à la portée des laquais et des antichambres, qui met le doute et le désespoir au cœur à la place de la foi et de l'espérance, et qui n'offre pour consolation à ses victimes que le hideux suicide. Et n'allez pas dire que nous faisons de l'exagération à plaisir: vous savez mieux que nous combien sont vraies nos paroles: si vous ne voulez pas les comprendre, c'est à vous que nous en demandons la raison. Et ne dites pas non plus que vous n'en recevez aucune impression dangereuse, que vous ne lisez que pour vous distraire, que vous ne cherchez là que le style et le talent de l'écrivain. Illusion que tout cela, ou plutôt excuse, dont la persévérance et l'opiniâtreté toute seule donne le secret. Vous ne cherchez que l'art et le style? Et sommes-nous donc si pauvres en bons écrivains et en ouvrages de mérite que nous ayons besoin de puiser dans ces égoûts pour y recueillir une rare parcelle d'or au milieu des immondices et de la pourriture? Mais les célébrités de votre choix et de votre prédilection, avec des talents incontestables, ne prennent-ils pas à tâche de dénaturer le bon goût, d'estropier la grammaire, de parler un jargon qui n'est pas plus le français que leurs doctrines ne sont la philosophie et leur religiosité la religion. Leurs feuilletons ne sont-ils pas un salmigondis où grouillent pêle-mêle des lambeaux de toutes choses, des tronçons d'idées et de phrases, de l'esprit de calembourgs, des bons mots de corps-de-garde, de la sensiblerie, à l'usage des grenadiers mélancoliques, de l'héroïsme de mélodrame, du désespoir amoureux à la façon de Scudéry, tout cela se soutenant à fleure de fange sur les débris rompus de la langue et du sens commun, comme des naufragés, sur les planches dispersées de leur navire? Et l'on oserait dire que c'est à poursuivre tout cela que l'on court?

Non, ce n'est point cela que l'on cherche, et tout ridicules et pitoyables que soient les feuilletonistes, ils ont un autre danger et un autre attrait que celui d'insulter au bon sens et d'amuser les cuisinières. Et c'est parce que nous en sommes intimement convaincus que nous voudrions obtenir des chefs de familles d'ouvrir les yeux sur les dangers et l'immoralité de ces lectures, pour le repos et le bonheur de leur maison, sur des romans qui, pour venir chez eux sous une forme différente d'un livre, n'en sont que plus perfides et plus funestes. Utilisez les dons que Dieu vous a donnés, cette activité qui vous dévore, cette sensibilité qu'il vous a mise au cœur, cette intelligence, ce désir du beau, dont est douée votre âme, dans des lectures utiles, des études ayant un but, dans des œuvres saintes, dans les dévouemens de la charité. Jamais le vice ne viendra remplacer vos plaisirs ni le remords les empoisonner.

Les RR. PP. Oblats ont terminé lundi une mission à la Rivière des Prairies qui a duré trois semaines. Comme toutes leurs missions précédentes celle-ci a eu le plus beau succès. Une exception heureuse, c'est qu'il n'y eut aucun paroissien qui ne se soit approché des sacrements.

Les PP. Oblats ont été la semaine dernière faire à St. Remi une petite retraite ou récollection, qui fut terminée par l'érection du Chemin de la Croix. C'est une pratique de cette Congrégation de donner ces exercices spirituels dans tous les lieux où ils ont fait précédemment une mission.

Les dernières nouvelles reçues de Kingston annoncent que la santé du Gouverneur a éprouvé une réaction des plus favorables, à la suite d'un remède tenté en désespoir de cause par ses médecins.

Les incendies sont devenus depuis quelque tems si fréquens à Montréal que nous avons abandonné la tâche de les enregistrer. Vers une heure de la nuit d'hier un violent incendie dévora deux maisons dans la rue Craig du faubourg St. Antoine.

On nous écrit de Ste. Anne, Isle du Grand Calumet, que Mgr. de Kingston, accompagné de M. le grand vicaire Phelan et de M. Moreau, vient de terminer sa visite pastorale. Elle fut couronnée des plus beaux fruits, et surpassa les espérances que son zèle lui en avait fait concevoir. Un bon nombre de pécheurs éloignés depuis plusieurs années des pratiques religieuses s'approchèrent des sacrements; 75 personnes s'enrolèrent dans la société de tempérance; Mgr. Caubin administra le sacrement de confirmation à plusieurs adultes de 25, 30, 50 ans, qui montrèrent la plus touchante piété. Le nombre des endurcis, restés sourds aux paternelles exhortations du vénérable évêque, est très petit, et encore on a l'espoir de les amener à bien sous peu de temps. Cette mission s'est fait recommander aux prières de l'Archiconfrérie, pour obtenir la grâce de la persévérance et la conversion de ceux qui n'ont pas profité de la visite pastorale.

Nous avons reçu depuis quelques jours le *Propagateur Catholique*, journal français publié à la Nouvelle-Orléans par une société de gens de lettres. Ce journal rédigé avec un talent incontestable, se recommande surtout par ses excellentes doctrines, ses vues larges et profondes sur les questions d'intérêt religieux et social. Le *Propagateur Catholique* est destiné à produire un bien immense dans cette partie de l'Union surtout: il a toutes les conditions qui assurent le succès, et nous faisons des vœux pour qu'il soit apprécié comme il mérite de l'être par tous les amis de la religion, de la morale et de la bonne littérature.

Les Mexicains se sont rendus maîtres de l'armée d'invasion du Texas, forte de 1000 hommes environ. Le 15 décembre le général Ampudia marcha de Matamoros, à sa rencontre, à la tête de deux bataillons de sapeurs et de mineurs; il la rencontra à Mier le 22, l'attaqua et la battit complètement, dans un combat de 17 heures, et la fit prisonnière officiers et soldats. Une particularité remarquable, c'est que les vainqueurs eurent 420 hommes tués et 120 blessés, tandis que les Texiens n'eurent que 11 morts et 19 blessés. Cette différence s'explique par la justesse du tir des Texiens, et cela ajoute encore à la gloire des Mexicains qui ont du faire preuve d'une grande valeur pour vaincre de si redoutables ennemis. Le général Ampudia est rentré triomphant à Matamoros, traînant à sa suite l'armée prisonnière.

Cet échec ne paraît pas avoir découragé les Texiens. Si l'on en croit un de leurs journaux, une nouvelle expédition contre le Mexique se prépare, et la guerre sera poussée avec énergie jusqu'à ce que les prisonniers soient relâchés et que les Mexicains aient abandonné leurs menaces d'invasion. En attendant une somme de 7,000 piastres a été votée pour la défense de Galveston.

Le *Rapport de l'Association pour la Propagation de la Foi* est enfin prêt à être livré à MM. les curés qui pourront s'en pourvoir au Secrétariat de l'Evêché.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

LES JESUITES:—Le *Herald* les appelle les frères du Diable dans son dernier numéro, s'appuie de l'autorité de Voltaire qui n'a jamais écrit l'histoire quelle qu'elle fût que pour la pervertir, un ingrat qui a calomnié surtout l'ordre dans lequel il avait reçu son éducation, qui fut le persécuteur de tous les écrivains contemporains, et qui a laissé une vie pleine de travaux dont la cynique impiété suffit pour déshonorer sa mémoire et son génie. Si les Jésuites n'eussent pas terrassé le protestantisme en Europe, le *Herald* les haïrait moins, mais s'il veut réfléchir un peu à ce que Cobbett a écrit sur la

*Réforme*, lui, un anglais et un protestant, il verra que les Jésuites n'ont pas trop mal fait après tout. Qui sait si le *Herald* ne découvrira pas que Cobbett était un Jésuite ?

**ÉTABLISSEMENT DE TEMPERANCE SUR UN GRAND PLAN.**—Un écrivain, dans la gazette des États-Unis, rapporte qu'il se trouve dans la Georgie, un village d'une population considérable et florissant dans lequel il ne se vend pas une goutte de boisson spiritueuse. Lorsqu'on a fait le plan du village pour le vendre par emplacement, les vendeurs ont mis pour conditions dans les contrats que l'emplacement serait perdu pour l'acheteur ainsi que toutes les dépenses et améliorations de toute espèce qu'il aurait faites dessus, qu'enfin le tout redeviendrait de suite la propriété du vendeur ou de ses héritiers, chaque fois que l'on y établirait un cabaret ou qu'on ouvrirait une boutique quelconque pour y vendre des boissons spiritueuses. Ce village est exempt jusqu'à présent de toute espèce de corruption comme il est des plus heureux du pays. Nous ne voyons pas de raison pour qu'il ne puisse pas continuer de l'être. Nous espérons voir imiter cet exemple et qu'un semblable usage deviendra général.

—Une retraite commencée le dimanche 5 du courant à l'église cathédrale de cette ville, a été close hier. Elle était principalement donnée pour les membres de la société de tempérance, mais un très-grand nombre d'autres personnes y ont pris part. Il y a eu quatre sermons ou instructions par jour, faits par M. J. Aubry, du séminaire, dont le zèle apostolique avait déjà opéré tant de biens dans les différentes retraites qu'il avait prêchées. La foule qui remplissait l'église à ces instructions, surtout les derniers jours, peut se comparer sans exagération à celle qu'attirait la parole éloquentes de l'évêque de Nancy. Elle était très-dense particulièrement hier après-midi à la clôture.

Une cérémonie touchante a marqué cette clôture. Mgr. de Sidyme a exposé à la vénération des fidèles la relique de la vraie croix que possède la cathédrale, à la suite d'un sermon par lequel Sa Grandeur les avait préparés à cette cérémonie. Les hommes seuls, à cause de la foule, ont pu être admis hier au baiseement de la croix. Cette faveur a été accordée ce matin aux personnes du sexe, qui remplissaient encore l'église.

MM. du clergé sont très-contents de l'empressement et de l'assiduité avec lesquels les membres de la société de tempérance et les fidèles en général ont suivi la retraite, malgré les sacrifices qu'il en a dû coûter à beaucoup de personnes dans cette saison ; et M. le curé de Québec doit goûter une bien douce satisfaction à la vue des fruits abondants qui couronnent son zèle infatigable et celui de ses collaborateurs pour tout ce qui peut contribuer au bien spirituel et temporel de ses paroissiens.

FRANCE.

—Le *Globe* publie les réflexions suivantes, à l'occasion de l'élection de M. Mercier, curé de Brest, en qualité de membre du conseil-général du Finistère.

« Tous les hommes sensés, à quelque culte qu'ils appartiennent, applaudiront à l'intelligente conduite des électeurs de Crozon, qui ont pensé que la religion et la morale étaient au nombre des intérêts de leur département, et qui ont voulu, par conséquent, les faire représenter au conseil-général.

« Si les hommes généralement les plus instruits, les plus irréprochables dans leur conduite privée, les plus rapprochés du peuple qu'ils évangélisent, des enfans qu'ils instruisent, des pauvres qu'ils soulagent, venaient à reprendre dans la confiance publique les droits qu'ils y ont toujours eus, il est permis de croire que le pays ne s'en trouverait pas plus mal.

« Les habitans de Crozon ont été bien hardis de braver ainsi le *Constitutionnel* ; mais des gens d'assez d'esprit pour avoir fait ce qu'ils ont fait ne doivent pas redouter les attaques de l'adversaire irréconciliable des Capucins, qui se repose de sa haine contre la religion dans son amour pour M. Arouet de Voltaire. »

—M. l'Archevêque vient d'adresser à MM. les curés de Paris une lettre-circulaire pour recommander à leur zèle et aux généreux concours des fidèles l'œuvre si importante du petit Séminaire.

Le prélat se réjouit dans cette lettre des progrès tous les jours plus sensibles des élèves, des précieuses espérances qu'ils donnent, et qui déjà commencent à se réaliser.

Il témoigne la confiance qu'il trouvera, comme par le passé, le généreux concours de tous, pour le succès d'une œuvre dont sa paternelle sollicitude rend tous les jours l'état plus prospère, sans le dispenser toutefois de recourir à la charité de ses diocésains.

Une seconde lettre circulaire, adressée également à MM. les curés, recommande à leurs soins l'œuvre des orphelins du choléra. Elle annonce que le 25 janvier prochain, une assemblée de charité aura lieu dans l'église de Saint-Roch, à deux heures précises. Cette lettre est suivie d'un tableau des orphelins secourus par l'œuvre depuis sa création.

—Le dimanche 22, jour de Noël, M. l'évêque de Nancy officia pontificalement dans l'église de Saint-Merry.

ANGLETERRE.

—Les Sociétés du *Rosaire-Vivant*, qui se sont déjà répandues dans une grande partie de l'Irlande, commencent maintenant à se former dans le nord de l'Angleterre, où plusieurs membres du clergé ont adopté des mesures pour la pratique journalière de ces actes de dévotion qui ont reçu la sanction de Sa Sainteté.

ÉTATS-UNIS.

Dans une lettre qu'on nous écrit de Détroit, on nous apprend ce qui suit : « Avant de terminer la présente je ne puis m'empêcher de vous dire que

depuis l'arrivée de S. G. Mgr. P. P. Lefebvre, le Détroit a pris une nouvelle face. La religion brille dans tout son éclat, le clergé est grand et respecté. La paix, le bonheur et la concorde régissent parmi ses ouailles. Sous les auspices de Mgr. la cathédrale de Ste. Anne a été renouvelée entièrement et elle est sans contredit la plus belle église des pays de l'Ouest. Comme le nombre des catholiques augmente considérablement, Sa Grandeur vient de faire l'acquisition d'un superbe terrain bordant la principale rue de la ville pour l'érection d'une nouvelle église. Ce terrain a coûté \$2500. La société de Tempérance a fait beaucoup de bien parmi nous, et le nombre des agrégés augmente chaque jour. Tout prospère et semble promettre le plus bel avenir sous le rapport religieux. »

## NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—D'après les informations que nous avons nous croyons devoir recommander à l'encouragement des citoyens de Québec la souscription de M. P. Bourlages pour l'invention d'un mécanisme pour donner l'alarme instantanément, dans les cas d'incendie. Tous ceux qui ont visité cet ouvrage sont convaincus que l'allocation faite par le conseil de ville ne peut indemniser ce monsieur de ses dépenses et peines. Aussi doit-on reconnaître que les £50 n'ont été accordés que comme un encouragement à son industrie, et M. Bourlages, persuadé qu'il rencontrerait un autre encouragement de la part des différentes institutions publiques de cette ville, a cru devoir donner propriété de son mécanisme à la corporation de la cité de Québec. *Canadien.*

ANGLETERRE.

—Plusieurs feuilles anglaises font un triste tableau de la misère qui accable les classes ouvrières de la population.

—Le *Times* prétend que le gouvernement britannique doit profiter du traité de paix conclu avec la Chine pour mettre un terme au commerce de l'opium.

FRANCE.

—On annonce que M. le comte de Montalembert, pair de France, a failli périr avec toute sa famille en vue de l'île de Madère. Le bâtiment qui le portait a été assailli par une effroyable tempête. Il est entré dans le port comme par miracle, mais entièrement désemparé. Le sacrifice de tout le chargement, qui a été jeté à la mer, a seul sauvé l'équipage.

—Pendant plusieurs jours, les vents contraires et la crue des eaux ont empêché à Nantes tous les arrivages et favorisaient, au contraire, les départs. Il en est résulté qu'il ne restait plus dans le port un seul navire chargé ou en chargement. Pareille chose ne s'était pas présentée depuis 25 ans.

—Les Français et les étrangers résidant à Barcelone ont voté par acclamation une adresse à M. de Lesseps, consul de France, et à M. Gatier, commandant la station française, pour leur témoigner toute leur reconnaissance. On a décidé également que deux épées d'honneur seraient offertes, l'une au consul, et l'autre à M. le capitaine de corvette Gatier.

—Les dons reçus jusqu'à ce jour en faveur des incendiés de Hambourg s'élèvent à 8 millions 225,000 fr.

ESPAGNE.

—Une circonstance des plus malheureuses pour l'Espagne, c'est que l'homme qui dispose actuellement de son sort se trouve comme entraîné par la force des événemens à s'enfoncer de plus en plus dans la haine publique. Il est possible que dans quelque temps d'ici il ne voie plus de sûreté pour lui et pour les ministres de sa fureur, qu'à garder le pouvoir et à s'en faire un rempart contre la vengeance de ses victimes. Les Sylla sont rares ; dans le cours de deux mille ans il ne s'en voit qu'un qui ait l'audace de braver les haines amassées sur sa tête par ses proscriptions sanglantes. Il n'est pas dit qu'Espartero ait le même courage, et qu'après avoir broyé l'Espagne sous son joug, il ose se dessaisir de la dictature qui sert aujourd'hui à le protéger.

RUSSIE.

—Un ukase de l'empereur de Russie, récemment publié, réduit à dix années le temps de service des soldats.

PRUSSE.

—Une feuille allemande rapporte un coup bizarre de la fortune au dernier tirage de la loterie de Berlin.

Depuis quelques tems, un pauvre jeune étudiant, candidat en théologie à Cologne, avait mis toutes ses espérances dans la loterie ; il y sacrifiait tout ce qu'il avait, et reculait les paiemens les plus urgens. Quelques jours avant le tirage, son dérotteur et factotum vint de nouveau à la charge pour le montant de ses gages, qu'il n'avait pas touchés depuis plusieurs mois, et une foule de petites avances qui ne lui avaient pas été remboursées.

Cette fois-ci, le dérotteur ne se laissa pas contenter de belles paroles ; il ne lâcha pas son homme, et lui représenta si pathétiquement l'état souffrant de sa femme malade, et les besoins de ses sept enfans mourant de faim, que l'étudiant en eut le cœur touché. Après tout, pensa-t-il, ces maudits billets ne me rapportent rien, et, par une résolution brusque, il donna au dérotteur celui qu'il avait encore. « Vends ce billet, lui dit-il ; paie-toi, et je te donnerai le reste quand je serai plus heureux. »

Le dérotteur réfléchit. Ce pourrait bien être là, se dit-il, un jeu de la fortune. Il suivit cette inspiration, garda le billet, tandis que la femme et les enfans durent souffrir des privations, et quelques jours après, le gros lot échoit au numéro de l'heureux dérotteur !

Pour témoigner sa reconnaissance à son ancien maître, il l'a nommé gouverneur de ses enfans.

La vérité vient de Dieu, et elle est dans le monde avant la fausseté. Ce qui est faux tâche toujours d'imiter ce qui est vrai ; ainsi il n'y a de fausses religions, que parce qu'il y en a une vraie ; il n'y a de fausses histoires que parce qu'il y en a de vraies ; de faux dévots, que parce qu'il y en a de vrais, comme il n'y a de fausse monnaie, que parce qu'il y en a de vraie. Ce principe doit faire qu'on s'attache au vrai et qu'on méprise le faux, comme on recherche la vraie monnaie et qu'on rejette la fausse.—*Réflexions spirituelles* du P. Berthier.

## FRAGMENTS D'UN VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

### LE CAP.—CHASSE AU LION.—DÉTAILS.

Des faits encore, puisque leur logique est si puissante ! Les faits seuls peuvent exactement reproduire la physionomie des peuples, éclairer la conscience et la raison, et ils ne trompent jamais.

Quand les Européens vinrent au Cap poser les premières bases de leur naissante colonie, ils trouvèrent un sol rude, âpre, habité et défendu par des peuplades sauvages. Les armes à feu l'emportèrent bientôt sur les sagaies, les arcs et les casse-têtes ; les indigènes se retirèrent dans l'intérieur des terres, et les navires voyageurs, pour renouveler leur eau et leurs vivres, trouvèrent ici un point de relâche à moitié chemin de l'Europe et des Indes-Orientales. Jusque-là tout était profit pour le commerce et la civilisation ; mais là aussi s'arrêta malheureusement la réalisation du projet, vaste d'abord et bientôt abandonné, de la conquête morale du sud de l'Afrique. Les piastres d'Espagne et les guinées anglaises enrichirent les colons, qui ne voulurent point porter plus haut leurs idées d'industrie et de progrès ; et les siècles passèrent sur Table-Bay, colonie européenne, sans que les terres qui touchent à la ville fussent plus cultivées, sans que les peuplades qui les parcourent fussent moins sauvages et moins féroces. C'eût été pourtant une belle et noble conquête que celle d'un pays barbare où tout aurait été soumis aux lois et à la justice. Le commerce est, en général, très-peu régénérateur.

Dans un pays, diapré en quelque sorte de vingt peuplades diverses, il faut qu'on me pardonne si je vais par monts et par vaux, si de la maison de ville je cours à la hutte, et si je quitte le morai pour le temple de Luther. Ne rien oublier est ma principale occupation, et l'ordre et la symétrie seraient ici très-peu en harmonie avec les tableaux variés qui se déroulent aux yeux.

En général, la ville du Cap offre à l'observateur un aspect bizarre, discordant, qui blesse, qui repousse. Chaque caste des esclaves employés à l'agriculture et au service des maisons a un caractère tranché. Le Hottentot, le Cafre, le Mosambique, le Malgache, ennemis implacables, se coudoient, se menacent, se heurtent dans tous les carrefours, et souvent entre deux têtes noires, hideuses, devant une écume verdâtre, passe, blanche et élégante, une silhouette de jeune femme anglaise, qu'on dirait jetée là comme un auge entre deux démons. On entend des chants ou plutôt des grognemens sauvages, des cris rauques, des instrumens de fête fabriqués avec des débris d'ossements et d'énormes crustacés. On détourne la vue de ces danses frénétiques, où s'agit pêle-mêle, dans un endroit resserré, une foule sale, abrupte, dépravée.

Eh bien ! voyez maintenant ! mais rangez-vous, car il y a péril à regarder de trop près. Un des chariots immenses qui sont en usage au Cap va passer. Ce chariot, de la longueur de deux omnibus, lourd, ferré, broyant le sol, contient chambre à coucher, lit et cuisine ; il est attelé de douze, quatorze, seize, et le plus souvent dix-huit bœufs, deux à deux, qui courent au grand galop par des chemins difficiles et rocailleux. C'est un nuage de poussière et de graviers à obscurcir les airs. En tête de l'équipage est un Hottentot, haletant, qui crie GARE !! Sur le devant de l'énorme machine, un Cafre attentif tient les rênes d'une main vigoureuse, tandis que l'autre, armée d'un fouet dont le manche n'a pas plus de deux pieds de longueur, et la lanière pas moins de soixante, stimule l'ardeur des bœufs vigoureux. Si un insecte incommode ou malfaisant s'attache au cou ou aux flancs d'un de ces animaux, il est rare que du premier coup de fouet il ne soit pas écrasé sur la blessure même qu'il a faite. Je maintiens qu'un Automédon cafre en aurait remontré à celui de la Grèce dont Homère nous a dit des choses si merveilleuses.

Cafres, Malgaches, Mosambiques n'ont qu'à s'entendre une fois, et la ville du Cap ne sera plus qu'un monceau de cendres. Aussi la politique européenne met-elle tous ses soins à entretenir parmi ces diverses nations un esprit de haine et de vengeance, qui n'est funeste qu'à ceux qu'il anime.

J'étais logé au Cap chez un horloger français nommé Rouvière. Cet horloger avait un frère boulanger, dont la vie de périls résume en elle seule celle des Boutins, des Mongo-Tarcka, des Landers et des explorateurs européens les plus intrépides. Ici, quand M. Rouvière passe dans une rue, chacun salue de loin et s'arrête ; s'il entre dans un salon, tout le monde se lève par respect, la plupart aussi par reconnaissance, car il a rendu quelques grands services à presque tous les habitans du Cap. On n'a pas d'exemple d'un navire échoué sur la côte dont M. Rouvière n'ait sauvé quelques débris utiles, ou quelques matelots, au milieu des brisants et au péril de sa propre vie. J'avais entendu raconter de lui des choses si merveilleuses, que je résolus de m'enquérir de la vérité, et je demeurai bientôt convaincu que

rien n'était exagéré dans le récit des faits et gestes qu'on attribuait à M. Rouvière.

Le hasard me plaça un jour à son côté dans un salon, et je mis à profit cette heureuse circonstance.

Monsieur, lui dis-je, après quelques paroles de politesse banale, croyez-vous à la générosité du lion ?

—Oui, me répondit-il, le lion est généreux, mais envers les Européens seulement.

Sa réponse me fit sourire ; il s'en aperçut et continua gravement :—Ceci n'est pas une plaisanterie, mais un fait positif qui a pourtant besoin d'explication. Les Européens sont vêtus, les esclaves en général ne le sont pas. Ceux-ci offrent à l'œil du lion de la chair à dévorer ; ceux-là ne lui présentent presque rien de nu. Ce que j'entends par générosité, c'est, à proprement parler, dédain, absence d'appétit, et un lion qui n'a pas faim ne tue pas. Le lion a mangé moins d'Européens que de Cafres ou de Malgaches ; le souvenir de son dernier repas l'excite ; il y a là, à portée de ses ongles et de ses dents, un corps nu ; il faut que ce corps lui appartienne, il faut qu'il le broie dans sa terrible gueule...—Je comprends.

Toutefois, je crois qu'il y a de la reconnaissance dans les paroles du brave Rouvière, et voici à quelle occasion cette reconnaissance est née.

Il partit un beau matin de Table-Bay pour Fals-Bay, en suivant les sinuosités de la côte. Il était seul, selon sa coutume, armé d'un bon fusil de munition où il glissait toujours deux balles de fer. Il portait en outre deux pistolets à la ceinture, et un trident en fer à long manche, placé en bandoulière derrière son dos. Ainsi armé, Rouvière aurait fait le tour de l'Afrique sans effroi.

Il était en route depuis quelques heures lorsqu'un bruit sourd et prolongé appela son attention. Au moment du péril, les premiers mots de Rouvière étaient ceux-ci : Alerte ! mon garçon, et que Dieu soit nôtre !

Le bruit approchait ; Rouvière avait reconnu le rugissement du lion. Lorsque celui-ci veut tromper son ennemi aux aguets, il fait de ses puissantes griffes un creux dans la terre, y plonge sa gueule et rugit. Le son se répercute au loin d'écho en écho, et le voyageur ne sait de quel côté on va l'attaquer. Après avoir visité ses amorces, Rouvière, l'œil et l'oreille attentifs, continua sa marche, certain qu'il aurait une lutte à soutenir.

En effet, les rochers qu'il côtoyait retentissent bientôt sourdement sous les bonds du redoutable roi des déserts, et un lion monstrueux vient se poser en avant de Rouvière, et le provoquer pour ainsi dire au combat.—Diable, diable ! se dit tout bas notre homme, il est bien gros... la tâche sera lourde.... Et en présence d'un tel champion il recule.

Le lion le suit à pas comptés. Rouvière s'arrête ; le lion s'arrête aussi... Tout à coup la bête féroce rugit de nouveau, se bat les flancs, bondit et disparaît dans les sinuosités des rochers.

—Il est bien meilleur enfant que je ne l'espérais, murmura M. Rouvière ; mais essayons d'atteindre le bac, cela est prudent...

Il n'eût pas le temps d'exécuter son projet. Quelques minutes après, le lion se retrouve en sa présence pour lui fermer le chemin.

—Nous jouons aux barres, dit encore Rouvière, ça finira mal... Il rétrograde encore ; mais l'animal, impatient, se rapproche de lui et semble le défier d'attaquer, comme fait un petit chien qui veut jouer avec son maître. M. Rouvière, piqué au jeu, est prêt à combattre, le haultier de son trident est déjà débouclé, mais il ne veut pas être l'agresseur. Le lion rugit pour la troisième fois, recommence sa course à travers les aspérités voisines, et pour la troisième fois aussi s'oppose à la marche du colon.

—Pour le coup, nous allons voir !

Rouvière s'adosse à une roche surplombée, met un genou en terre ; un pistolet est à ses pieds, et, le doigt sur la détente du fusil, il attend son redoutable adversaire.

Celui-ci hérissé sa crinière, gratte le sol, ouvre une gueule haletante, s'agite, se couche, se redresse, et semble dire à l'homme : « Frappe, tire ! » L'œil calme de M. Rouvière plonge pour ainsi dire dans l'œil ardent du lion, ils ne sont plus séparés tous les deux que par une distance de cinq ou six pas, et pendant un instant on dirait deux amis au repos.—Oh ! tu n'as beau faire, grommelait M. Rouvière, je ne commencerai pas.

Qui dirait maintenant de quel sentiment le lion fut animé ? Après une lutte de patience et de courage, mais sans combat, le terrible quadrupède rugit plus fort que jamais, s'élança comme une flèche et disparaît dans les profondeurs du désert.

—Vous dîtes vous croire à votre dernière heure ? demandai-je à M. Rouvière.

—Je le crus si peu, me répondit-il, que je me disais au moment où l'haléine du lion arrivait jusqu'à moi : Mes amis vont être bien étonnés quand je leur raconterai cette aventure.

Et la véracité de M. Rouvière ne saurait ici être révoquée en doute par personne, sous peine de lapidation et de mépris.

—Il boite un peu, dis-je un jour à un citoyen du Cap.

—Un petit tigre, à qui il a eu affaire, lui a mutilé la cuisse.

—Et cette épaule inégale ?

—Une lame surlieuse l'a jeté rudement sur la place, au moment où il sauvait une pauvre femme, et il a eu l'épaule brisée.

—Et cette déchlorure à la joue ?

— Elle a été faite par la corne d'un buffle qui dévastait le grand marché, et qu'il parvint à arrêter au péril de ses jours.

— Et ces deux doigts qui manquent à sa main gauche ?

— Il se les coupa lui-même quand il fut mordu par un chien enragé dont plusieurs personnes avaient été victimes... Tenez, il va sortir, voyez.

M. Rouvière se leva et salua. Toute l'assemblée, debout, lui adressa les paroles les plus affectueuses, chacun l'invitant pour les jours suivans, et pas un ne voulut le laisser sortir sans lui avoir serré la main. Le boulanger Rouvière est l'homme le plus brave que j'aie vu de ma vie.

Le lendemain de cette conversation et de cette soirée, je retrouvai M. Rouvière chez le consul français, où il était reçu, lui, boulanger, sans fortune, avec la plus haute distinction ; je lui demandai de nouveaux détails sur vie aventureuse.

— Plus tard, me répondit-il ; je ne vous ai raconté encore que des bagatelles, que j'appelle mes distractions : mes luttes avec les élémens ont été autrement horribles que celles que j'ai eu à soutenir avec les bêtes féroces de ces contrées. Je ne demande pas mieux que de revenir sur le passé, afin d'y puiser des forces pour le présent et des consolations pour l'avenir. Je vous dirai des choses fort curieuses, je vous jure.

— Est-il vrai, interrompis-je, que vous craigniez plus, dans vos habitations intérieures, la présence d'un tigre que celle d'un lion ?

— Quelle erreur ! Un lion est beaucoup plus à redouter que trois tigres. Tout le monde ici va, sans de grands préparatifs, à la poursuite du tigre ; la chasse au lion est autrement imposante, et, morbleu ! vous en aurez le spectacle, puisque vous êtes curieux. Il y a là du drame en action, du drame avec du sang ; quand on vient de loin, il faut avoir à raconter du nouveau au retour ; assistez donc à une chasse au roi des animaux.

Les préparatifs ne sont pas chose futile. Le chef de l'expédition doit choisir d'abord des esclaves intrépides et dévoués ; puis il s'occupe de trouver des buffles robustes, et un chariot avec des meurtrières, d'où l'on est forcé parfois de faire feu, si, au lieu d'un ennemi à combattre, on se trouve par malheur en présence de plusieurs.

M. Rouvière avait la main heureuse ; il se chargea de tout, et un matin, avant le jour, la caravane, composée de quatorze Européens et colon, et de dix-sept Cafres et Hottentots, se mit en marche par des chemins presque effacés. Mais le Cafre conducteur était renommé parmi les plus adroits de la colonie ; aussi étions-nous tranquilles et gais.

A midi nous arrivâmes, sans incident digne de remarque, dans l'habitation de M. Clark, où nous fûmes parfaitement reçus. Nous repartîmes à trois heures, et nous voilà, foulant des bruyères épaisses, dans un pays tout-à-fait sauvage. La rivière des Eléphants était à notre gauche, et de temps à autre nous la côtoyions en chassant devant nous les hippopotames qui la peuplent. Le soir, nous arrivâmes à une plantation appartenant à M. Andrew, qui fêta M. Rouvière comme on fête son meilleur ami, et qui nous dit que depuis plusieurs semaines il n'avait entendu parler ni de tigres, ni de rhinocéros, ni de lion.

— Nous irons donc plus loin, répondit notre chef, car il faut une victime, ne fût-ce qu'un lion doux comme un agneau.

Notre halte fut courte, et les buffles reprirent bientôt leur allure rapide et bruyante. Bientôt le terrain changea d'aspect et devint sablonneux ; la chaleur était accablante, et nous passions des heures entières allongés sur nos matelas.

— Dormez, dormez, nous disait M. Rouvière, je vous réveillerai quand il faudra, et vous n'aurez plus sommeil alors.

Nous campâmes cette nuit près d'une large mare d'eau stagnante, attendant tranquillement le retour du jour. Le matin nous eûmes une alerte qui nous tint tous en réveil ; mais M. Rouvière jeta un coup d'œil scrutateur sur les buffles immobiles, et nous rassura.

— Il n'y a là ni tigre, ni lion, nous dit-il ; les buffles le savent bien ; le bruit que vous venez d'entendre est celui de quelque éboulement, de quelque chute d'arbre dans la forêt voisine, ou d'un météore qui vient d'éclater. En route !...

Le troisième jour, nous étions à table chez M. Anderson, quand un esclave hottentot accourut pour nous prévenir qu'il avait entendu le rugissement du lion.

— Qu'il soit le bienvenu, dit M. Rouvière en souriant. Aux armes, mes amis, qu'on attelle, et que mes ordres soient exécutés de point en point.

D'autres esclaves effrayés vinrent confirmer le dire du premier, et malgré les prières de M. Anderson, qui refusa de nous accompagner, nous nous mîmes en marche vers un bois où M. Rouvière pensait que se reposait la bête féroce. Plusieurs esclaves du planteur s'étaient volontairement joints à notre petit caravane, et, connaissant les environs, ils furent chargés de tourner le bois et de pousser, si cela était possible, l'ennemi en plaine ouverte. Nous fîmes halte dans une clairière bordée par le bois d'un côté, et de l'autre par les inégalités du sol, de sorte que nous étions enfermés comme dans un cirque.

— Il est entendu, mes amis, que seul je commande, que seul je dois être obéi ; sans cela, pas un de nous, peut-être, ne reverra le Cap, nous dit M. Rouvière en se pinçant de temps à autre les lèvres, et en relevant sa chevelure. L'ennemi n'est pas loin. Là seront les buffles et le chariot ; ici, vous vous tiendrez sur un seul rang ; derrière vous les Hottentots auront les fusils de recharge, et les munitions pour charger les armes. Moi, je serai à votre

front, à deux pas en avant de vous tous. Mais, au nom du ciel, ne venez pas à mon secours, si vous me voyez en péril ; restez unis, coude à coude, ou vous êtes morts.... Silence !... J'ai entendu !... Et puis, voyez maintenant nos pauvres buffles.

En effet, un cri lointain venait de retentir. Les animaux conducteurs s'étaient, pour ainsi dire, blottis les uns dans les antrès, la tête tournée vers un centre commun, afin de ne pas voir le danger qui venait les chercher.

— Ah ! ah ! fit Rouvière en se frottant les mains, le visiteur se hâte, il faut le fêter en bon voisin...

Un second cri plus rapproché se fit bientôt entendre :

— Diable ! diable ! poursuivit notre intrépide chef, il va vite, il est fort, et sera bientôt là... Je vous l'ai dit : salut !

M. Rouvière était admirable de sagacité et d'énergie. Le lion venait de déboucher du bois et, à notre aspect, il s'arrêta ; puis, il s'approcha à pas lents, sembla réfléchir et se coucha.

— Il sait son métier, poursuivit le brave boulanger, il a combattu plus d'une fois : allons à lui pour le forcer à se tenir debout ; mais suivez-moi et coude à coude.

Le lion se leva et fit aussi quelques pas pour venir à notre rencontre.

— Visez bien, camarades, nous dit Rouvière un genou à terre ; visez bien, et au commandement de trois, feu !... Attention... une, deux, trois !

Nous suivîmes ponctuellement les ordres de notre chef. Une décharge générale eut lieu, et nous saisîmes aussitôt les armes de recharge que nous présentâmes nos esclaves. Le lion avait fait un bond terrible presque sur place, et des flocons de poils avaient volé en l'air.

— Comme c'est dur à tuer ! nous dit Rouvière ; voyez, il ne tombera pas, le gredin !

— Mais la bête féroce poussait des rugissemens brefs et entrecoupés de longs soupirs, sa queue battait ses flancs avec une violence extrême, sa langue rouge passait et repassait sur les longues soies de sa face ridée, et deux prunelles fauves et ardentes roulaient dans leur orbite. Pas un de nous ne soufflait mot, mais pas un de nous ne perdait de vue le redoutable ennemi qui en avait vingt-cinq à combattre.

— N'est ce pas, disait tout bas M. Rouvière, en tournant rapidement la tête vers nous, comme pour juger de notre émotion ; n'est-ce pas que le cœur bat vite ? Du courage, nous en viendrons à bout.

Mais le sang du lion coulait en abondance, et rougissait la terre autour de lui.

— Allons ! allons ! continua tout bas l'intrépide chef ; une nouvelle décharge générale ; et, s'il se peut, que tous les coups portent à la tête ou près de la tête.

Nous allions faire feu, quand le fusil d'un des tireurs tomba ; celui-ci se baissa pour le ramasser et laissa voir, derrière lui, la poitrine nue d'un Hottentot. A cet aspect, le redoutable lion se redressa comme frappé de vertige, ses naseaux s'ouvrent et se referment avec rapidité, il s'allonge, se replie sur lui-même, tourne sa monstrueuse tête à droite, à gauche, pour chercher à voir encore la proie qu'il veut, qu'il lui faut, qu'il aura.

— Il y a là un homme perdu, murmura Rouvière.

— Moi, mort, dit le Hottentot.

En effet, le lion prend sa course, et secoue son épaisse crinière ; il se précipite comme un trait, passe sur Rouvière accroupi, renverse sept ou huit chasseurs, s'empare du Hottentot, l'enlève, le porte à dix pas de là, le tient sous sa puissante griffe, et semble pourtant délibérer encore s'il lui fera grâce ou s'il le broiera.

Nous avions fait volte-face.

— Êtes-vous prêts ? dit Rouvière, qui avait repris son poste en avant du peloton.

— Oui.

— Feu, mes amis !...

Le lion tomba et se releva presque au même instant. Il passait et repassait sur le Hottentot, comme fait un chat jouant avec une souris. Rouvière s'approcha seul alors, et dit au malheureux esclave : Ne bouge pas.

Et, presque à bout pourtant, il déchargea sur la tête du lion ses deux pistolets à la fois. Celui-ci poussa un horrible rugissement, ouvrit sa gueule ensanglantée, et fit craquer sous ses dents la poitrine du Hottentot. Quelques minutes après, deux cadavres gisaient là, l'un sur l'autre.

— Vous ne me semblez pas très-rassurés, nous dit Rouvière d'un ton dégagé, et je le comprends. Ce n'est pas chose aisée que de venir à bout de poreils adversaires. Nous sommes bien heureux de n'avoir à regretter qu'un seul homme !

Il en est de ces luttes avec un lion comme des luttes avec la tempête ; on serait au désespoir de n'en avoir pas été témoin une fois, mais on réfléchit longtemps avant de s'y exposer de nouveau.

Notre retour au Cap s'effectua sans nouvel accident, et M. Rouvière était le lendemain avant le jour sur le radeau, se demandant où il irait se poster. Il n'avait pas dormi la nuit, car son baromètre lui annonçait une tempête. Cependant, il n'y eut point de désastre à déplorer, la bourrasque passa vite, et le noble Rouvière put se reposer la nuit suivante.

Nous partons dans quelques jours ; utilisons-les. Il y a une bibliothèque au Cap, et si l'on y trouve peu de livres, la faute en est aux rats qui les dévorent. Le bibliothécaire était, n'avait-on dit, un homme d'un grand poids ; en effet, il pèse au moins trois quintaux.

Il n'y a pas d'église catholique au Cap, mais le temple luthérien est immense et d'une architecture sage et sévère à la fois. J'ai visité Constance. Les caves où le précieux vin est gardé sont de véritables palais, et les foudres qui le renferment sont sculptés admirablement par le ciseau d'artistes cafres et hottentots.

Toute cette partie de la colonie est curieuse à voir et à étudier, quoiqu'il n'y ait pas de danger à courir.

Le jardin de la Compagnie, si prouvé par mes devanciers, est tout-à-fait indigne de la célébrité dont il jouit en Europe. La ménagerie seule est remarquable. Un admirable tigre royal, un lion gigantesque, un beau rhinocéros et quelques autruches, en font toute la richesse. J'ai vu dans les allées du jardin un zèbre en liberté que les bambins montaient aisément, et qui paraissait d'une docilité extrême. Ainsi donc, je puis donner un démenti aux naturalistes qui ont avancé que le zèbre était indomptable.

De toutes les peuplades qui habitent les environs du Cap, celle des Cafres est la plus turbulente. C'est celle aussi qui tient le plus en éveil le gouverneur de la colonie. Leur manière de combattre est terrible, en effet. Placés derrière leurs troupeaux de buffles, qu'ils ont soumis au joug, et qu'ils tiennent par la queue, ils se précipitent avec de grands cris sur leurs adversaires, et vous comprenez le désordre qu'ils doivent jeter dans les bataillons les plus serrés.

Leurs armes sont des flèches courtes sans pennes, armées de fer et toujours empoisonnées; de près ils se servent de casse-têtes en bois dur ou en galets, et chacun des coups tue un ennemi.

La chasse au tygre et au lion se fait par eux d'une façon moins dramatique, mais plus curieuse peut-être que celle adoptée par M. Rouvière. Placés à l'abord d'un précipice, ils posent à terre un quartier d'animal en putréfaction, et, dès que le rauquement du tygre, le glapissement de l'hyène ou le rugissement du lion se fait entendre, ils s'accrochent aux anfractuosités d'un rocher à pic et ils agitent, à l'aide d'une corde ou d'une longue perche, une sorte de mannequin dont ils ne sont éloignés que de trois ou quatre brasses. La bête féroce se précipite sur le mannequin, qui semble vouloir lui disputer la proie, et tombe au fond du précipice, ou d'autres Cafres apostés l'achèvent un instant après sa chute. M. Rouvière ne parle de cette chasse qu'avec le plus profond mépris.

J'ai causé ici avec quelques personnes de la fameuse Vénus hottentote qui vint à Paris il y a déjà bien des années. C'était aussi un phénomène rare dans ces contrées, et les Hottentots s'en amusent comme nous nous en sommes amusés.

Je ne vous dirai rien de l'idiome des Cafres, parce que notre langue ne peut guère traduire le *claquement* dont ils font usage presque à chaque mot. C'est à peu près le bruit que nous produisons lorsque nous voulons hâter la marche d'un âne. Au surplus, leurs gestes sont sans doute partie de leur vocabulaire, et rien n'est curieux comme un groupe de Cafres en conversation animée. Mais ce qu'il y a de plus surprenant peut-être dans les mœurs de ces hommes si féroces, c'est qu'ils sont très-accessibles aux charmes de la musique, et que le son de notre flûte surtout les jette dans une extase difficile à décrire.

Tous ces détails sont bien pâles en présence d'une chasse au lion dirigée par Rouvière; mais je dois accomplir ma tâche d'historien. La vie comme la mer a ses jours de calme et de tempête. JACQUES ARAGO.

(A continuer.)

## L'ARTISAN.

AUX AGRICULTEURS.

A la demande de plusieurs personnes de la campagne, les propriétaires de *L'Artisan* vont, dans la première semaine du mois d'Avril, agrandir le cadre de leur feuille et en dédier une partie à la publication d'écrits sur l'Agriculture. L'absence d'un journal qui s'occupe de la science agricole, est une lacune dans la presse canadienne. Nous nous offrons pour remplir cette lacune. Si nous recevons de l'encouragement de la part des cultivateurs, nous nous proposons de faire venir d'Europe les journaux qui traitent principalement de l'agriculture, ce qui nous mettra en état de les tenir au courant des progrès que fait cette science, la plus utile de toutes les sciences. Nous ne prétendons pas écrire nous-même sur ce sujet, notre jeune âge et le peu de notions agricoles que nous possédons ne nous permettent pas de prendre un tel engagement. Ce que nous offrirons à nos lecteurs seront des extraits des journaux et de différents ouvrages.

Nous recevons avec remerciement tous écrits, remarques ou extraits que l'on voudra bien nous envoyer.

Le prix de l'abonnement est 7s. 6d. par année outre les frais de poste qui sont de 5s. Le journal paraîtra comme ci-devant, deux fois par semaine.

Les personnes qui voudront se charger de l'agence dans les différentes paroisses, recevront le journal GRATIS.

Toutes les lettres doivent être envoyées franches de port.

HUSTON ET BERTRAND,

Rue Notre-Dame, No. 16, Basse-Ville, Québec.

*L'Aurore*, la *Minerve* et les *Mélanges* sont priés de vouloir bien reproduire cette annonce pendant un mois, une fois par semaine.

## AVIS.

UN INSTITUTEUR bien recommandé sous le double rapport de la capacité et de la moralité trouverait de l'encouragement à St. Valentin: celui qui saurait les deux langues française et anglaise serait préféré. S'adresser à M. Beaugard, curé de St. Valentin, *via* Isle-aux-Noix.

## AVIS.

UNE INSTITUTRICE capable et bien recommandée trouverait de l'encouragement dans la paroisse de RIGAUD. S'adresser à M. le Curé de ce lieu.

## LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de LIVRES DE RELIGION, DRÔTES, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c. &c. &c.

AUSSI.

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÉGISTRES de Paroisse de 12 à 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 15 Nov., 1842.

## LE LADY'S WREATH,

OR FOUNG LADIES MAGAZINE,

EST LE TITRE D'UN NOUVEL OUVRAGE,

PUBLIÉ CHAQUE MOIS A PHILADELPHIE, AU TRÈS BAS PRIX DE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE.

LE but de cet ouvrage est de fournir, à bas prix, un magasin, qui sous le rapport du mérite littéraire et de l'ouvrage mécanique égalera les meilleurs magasins à trois piastres. Chaque numéro contiendra au moins quatre-vingt-huit pages (8<sup>c</sup>) de matière à lire, entièrement originale, provenant de la plume des écrivains mâles et femelles les plus distingués du jour. Une ou deux superbes gravures sur acier, sera donnée dans chaque numéro, et aussi, une série de belles gravures enjolivées et richement coloriées que l'on prépare maintenant, décidément les plus belles séries d'embellissements qui aient jamais été publiées dans aucun magasin. Une ou plusieurs pages de musique nouvelle et populaire seront données dans chaque numéro. Il sera imprimé avec du caractère neuf, fondu expressément pour ce but, et sur papier blanc fin. L'ouvrage est déjà rendu à son troisième numéro, et jusqu'à présent le résultat a prouvé que le désir, de publier un magasin d'un mérite littéraire supérieur et d'un fini élégant au bas prix d'une piastre par année devait être suivi d'un succès complet.

Notre liste de souscription est actuellement double de celle d'aucun magasin des Dames à une piastre, et des CANTAINES SONT AJOUTÉES CHAQUE SEMAINE.

On vient de s'assurer l'aide de nouveaux contributeurs d'un talent connu et reconnu, et les pubicteurs sont déterminés à n'épargner aucune peine ou dépense pour rendre l'ouvrage digne du patronage du public de toute manière.

## SOCIÉTÉ POUR SOUSCRIRE ET PREMIUMS.

Pour l'avantage des voisins, et pour faciliter les remises, nous enverrons lorsqu'on aura remis FRANC DE PORT.

7 copies de THE WREATH, un an, pour	\$5 0 0
4 copies de do et aucun magasin à trois piastres	\$5 0 0
5 copies de do et aucun journal de la semaine de Philadelphie	\$5 0 0
15 copies de do	\$10 0 0
10 copies de do et aucun magasin à trois piastres	\$10 0 0
10 copies de do et vie de Washington par Nos. par Spark	\$10 0 0
10 copies de do et romans de Scott	\$10 0 0
10 copies de do et ouvrages de (Boz) Dickens	\$10 0 0
20 copies de do et n'importe quel ouvrage ci-dessus nommé	\$15 0 0

Adressez DREW et SCAMMELL, PUBLICATEURS,

67 South third St. Philadelphie.

Les Editeurs qui donneront quelques insertions à l'annonce ci-dessus, et qui enverront les numéros la contenant MARQUÉS AVEC DE L'ENCRE, aux Publicateurs, recevront l'ouvrage pour un an.

## CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces:—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.

Chaque insertion subséquente,	7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s. 4d.
Chaque insertion subséquente,	10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,	4d.
Chaque insertion subséquente,	1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PIRE. DE L'EVÊCHÉ.

IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,